

5^e DIMANCHE APRÈS PÂQUES

Dimanche 22 mai 2022

Le début de notre évangile traite explicitement de la prière de demande. Commentons-le. N'est-il pas suggestif d'entendre ces paroles de Jésus à ses disciples à la veille des trois jours de supplication officielle de l'Église que sont les rogations ? Il n'en reste pas moins vrai que nous pouvons avoir une expérience mitigée de la prière de demande. Notre enthousiasme juvénile s'est retrouvé bien vite tempéré avec le temps lorsque nous nous sommes progressivement rendus compte que Jésus n'exauçait pas toutes nos prières. Heureusement, en un certain sens, car si elles avaient été toutes exaucées, nous serions aujourd'hui peut-être bien encombrés de choses inutiles ! Nous en tirons une conséquence quant à la pédagogie divine : Dieu, comme nos parents, nous éduque en ne cédant pas à nos caprices. Il n'exauce pas les prières qui ne seraient pas profitables. Les apologues ne manquent d'ailleurs pas, même hors du christianisme, pour nous mettre en garde contre les conclusions hâtives que nous pourrions tirer de cette déception : si Dieu ne m'exauce pas, c'est que mystérieusement je lui déplais, ou alors c'est parce qu'il ne s'intéresse pas en détail aux gens, tout juste à la marche globale du monde, ou, conclusion encore plus radicale : tout simplement parce qu'il n'existe pas, puisqu'on aurait du mal à concevoir un Dieu qui serait impuissant à faire le bien. Tous, vous vous souvenez de l'histoire de ce roi Midas qui s'était vu exaucée sa demande la plus chère : que tout ce qu'il touche devienne or. Il en mourut, nous dit l'histoire, car l'or, ce n'est pas très nutritif ; ce n'est pas non plus très digeste, pourrait ajouter le consul Crassus.

S. Jacques, dans un autre passage de sa lettre dit ceci : « Vous demandez et ne recevez pas parce que vous demandez mal, afin de dépenser pour vos passions » (Jc 4, 3). Notre prière peut être mauvaise. Nous pouvons demander des choses nocives, aux autres et à nous-mêmes. Nous pouvons être tentés de demander à Dieu ce que le démon nous suggère d'obtenir. « Adultères, s'écrie Jacques, ne savez-vous pas que l'amitié pour le monde est inimitié contre Dieu ? Qui veut donc être l'ami du monde se rend ennemi de Dieu ». Mais je vous entends protester intérieurement : il arrive que nous demandions des choses bonnes, sans esprit de convoitise ou de lucre. Il arrive même que nous demandions des choses dont on a du mal à penser que Dieu ne les veuille pas avec nous : un emploi quand on a charge d'âmes, la réussite d'un mouvement politique fermement attaché aux fameux « points non négociables de l'Église », ou encore, comme j'en ai été bien souvent le témoin à l'hôpital où j'ai servi, la guérison d'une jeune mère de famille atteinte, par exemple, d'un cancer. Il y a donc, de notre part, des prières de demande qui sont bonnes, qui ne tombent pas sous la critique de S. Jacques, qui ne sont pas motivées par la convoitise, par la cupidité ou par une affectivité dérégulée. Et pourtant, combien de fois ces prières ne sont pas exaucées ! Chacun le sait dans son cœur. Alors on va chercher la neuvaine imparable, la prière exaucée à tous les coups, le saint oublié du calendrier qui n'attend que cela pour montrer de quoi il est capable, comme S. Rita, dont la fête tombe aujourd'hui. Ou le bienheureux qui attend un miracle pour sa canonisation, comme pour les dix nouveaux saints de dimanche dernier. Ce faisant, toutefois, on n'est pas très loin de la religiosité païenne – antique ou contemporaine – toujours à la recherche de la formule magique qui confère un droit irréfragable sur la divinité. Bref, on est tous un peu à la recherche de la lampe d'Aladin, pour profiter du génie docile et efficace. Et pourtant l'Église ne condamne pas cette attitude, elle la favorise même quand elle suggère de demander un miracle pour les béatifications et les canonisations. La victoire sur l'impossible est un signe de la puissance de Dieu, bien utile dans un monde qui l'oublie. C'est cette même prière que nous allons faire pour obtenir, si Dieu le veut, la guérison de l'abbé Gordien.

S. Jean recentre en effet notre prière sur Jésus. « Si vous demandez quelque chose au Père en mon nom, il vous le donnera ». Ça a l'air simple et efficace : il suffit de présenter nos demandes par l'intermédiaire de Jésus pour que cela marche. Après tout, n'est-ce pas le mouvement même de la prière liturgique, qui s'adresse au Père par Jésus dans l'Esprit, comme en témoigne la conclusion de presque toutes les prières du missel ? Jésus est le médiateur de notre prière, celui qui la présente au

Père pour qu'il l'exauce. Ne s'est-il d'ailleurs pas désigné implicitement dans ce même évangile comme « Paraclet », c'est-à-dire étymologiquement comme avocat, comme défenseur ? Mais attention, cette médiation n'est pas automatique. Comme l'a écrit S. Augustin, « lorsque Jésus dit : *en mon nom*, il a voulu faire allusion, non pas au bruit que font les lettres et les syllabes, mais à ce que ce son signifie et représente réellement ». Or, ce qu'il signifie, étymologiquement, vous le savez, c'est « Dieu sauve ». Ce que nous sommes assurés de recevoir du Père, c'est trop souvent ce que nous ne lui demandons pas : ce qui a trait à notre salut. Le Père éduque notre prière : non seulement il la purifie, mais encore il l'émonde : non seulement il n'exauce pas ce qui est mauvais, mais encore il lui arrive de ne pas exaucer des choses pourtant bonnes. Dieu veut notre salut. Mais ce salut est celui d'un membre du Corps du Christ, c'est donc un salut qui passe par la croix. C'est la prière de Jésus à Gethsémani. C'est celle de la Vierge à Cana : elle expose la situation mais elle laisse une entière liberté à son Fils pour y déceler une prière et l'exaucer ou non.

Les évangiles synoptiques parlent aussi de la prière de demande. Vous vous souvenez certainement de ce passage bien connu de S. Matthieu : « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira » (Mt 7, 7). Passage qui s'achève par ces paroles : « Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux en donnera-t-il de bonnes à ceux qui l'en prient » (Mt 7, 11). Problématique, on l'a vu, qui s'avère vite décourageante. A moins qu'on la lise avec les lunettes de S. Luc. Dans le passage parallèle, il conclut de la sorte : « Combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient » (Lc 11, 13). Voilà qui change quelque peu la perspective. Ce que le Père veut donner, ce n'est pas n'importe quoi, ce n'est même pas ce qu'il y a de plus juste et de plus désirable sur la terre, c'est l'Esprit Saint.

Et pourquoi donc l'Esprit Saint ? Parce que, nous dit S. Paul, sans l'Esprit Saint, nous ne savons pas prier comme il faut (Rm 8, 26-27) : « L'Esprit vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ». C'est l'Esprit Saint qui nous suggère de demander ce que le Père est prêt à nous donner en surabondance. On comprend alors le verset qui suit dans notre évangile : « Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom ». Pourquoi les disciples n'ont-ils jusqu'à présent rien demandé au nom de Jésus ? Tout simplement parce que, à la veille de la Passion, l'Esprit ne leur a pas encore été envoyé. Jésus dira dans ce même discours qu'il est bon pour eux qu'il s'en aille sinon ils ne pourront recevoir l'autre Paraclet qu'il demandera au Père de leur envoyer. Pourquoi la présence de l'Esprit Saint est-elle si importante pour pouvoir prier et demander au nom de Jésus ? Une fois encore, c'est S. Paul qui nous répond : on ne peut dire avec certitude que Jésus est « Dieu qui sauve » que dans l'Esprit Saint qui atteste qu'il est Seigneur (1 Cor 12, 3). Ce que le Père veut nous donner, c'est l'Esprit Saint. Si nous nous situons sous l'emprise de l'Esprit Saint, alors nous voudrions précisément recevoir ce que Dieu veut nous donner, c'est-à-dire l'Esprit Saint à la manière dont Jésus le reçoit, c'est-à-dire comme instrument de salut.

Prier est donc un acte redoutable : c'est un acte qui nous propulse sur la voie de la sainteté. On ne peut prier en spectateur. On ne peut prier en se servant de Dieu comme d'un instrument. On ne peut prier qu'en se décentrant, qu'en acceptant d'être dérangé, finalement, par Dieu. Le véritable et unique objet de la prière chrétienne, c'est la vie bienheureuse, qui oblige à la sainteté et ce dès ici-bas. S. Augustin dit de manière lapidaire : « Demander autre chose, c'est ne rien demander ». Et il précise : « Sans doute, il y a autre chose ; mais en comparaison d'une si grande chose, tout ce que nous pourrions désirer n'est rien ».

La question que nous pouvons maintenant nous poser est celle-ci : Voulons-nous vraiment recevoir ce que Dieu veut nous donner ? Voulons-nous vraiment abdiquer le gouvernement de notre vie entre les mains de Dieu, d'un Dieu qui sauve par la croix ? En un mot, voulons-nous vraiment devenir des saints ? Cela nous renvoie à la première ligne de l'épître : « Mes bien-aimés, mettez en pratique la parole du Seigneur, et ne vous contentez pas de l'écouter, vous abusant vous-mêmes ». S. Jacques nous dit en substance : « Ne vous payez pas de mots ». Nous pouvons frissonner et nous demander : est-ce que je veux vraiment ce que Dieu veut pour moi ? Pour nous rassurer, laissons le

dernier mot à S. Jean : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie parfaite ». « Que votre joie parfaite » : tel est le fruit de la sainteté : avouez que c'est encore un beau sujet de sermon... Mais cela sera pour une autre fois parce que je crois que j'ai été un peu long !